

Genève, le 14 septembre 2005

Papa,

Je vous écris d'un jardin imaginaire. Vous qui m'avez appris à regarder le monde les yeux fermés savez à quel point il est doux de se reposer au milieu d'herbes rouges et or. C'est un petit jardin de lumière. Il est suspendu par un fil de soie, relié à l'univers par ma seule volonté. Une rivière aux galets blancs berce mes rêveries. Un chêne jeune et plein d'espoir m'offre son ombre. J'ai disposé votre chaise de bois entre ses racines. Votre petite table d'acier rouge, votre cahier, vos pinceaux, vous attendent. Venez donc vous asseoir et peignez ce carré sauvage. Dessinez-moi quelques fleurs, quelques oiseaux aussi.

Et racontez-moi.

Vos voyages. Vos pieds dans tous les sables de cette terre. Vos yeux dans les déserts du monde. Vous me contiez ces histoires, lorsque petite, je plantais mes ongles dans la terre de notre jardin. Votre ascension de L'Everest sur des échasses. Votre traversée du Sahara à dos de tortue. Votre descente de l'Amazone à la nage. Je riais aux éclats à l'énumération de vos aventures. C'est vous, papa, qui m'avez appris, entre deux graines plantées, que la réalité est une vue de l'esprit. De mauvais esprit. Vous me disiez ma volonté de creuser un trou grand comme le ciel pour y planter un arbre à « Nouvelles Vérités ». Au printemps, de jolis bourgeons nous offriraient alors une sélection de balivernes que nous pourrions déguster à loisir.

Je me souviens de votre voix posée sur nos élucubrations. Elle donnait un sens à toutes choses. Votre voix. Et nos fables. Quel engrais magnifique ! Notre petit jardin, notre minuscule carré d'herbes s'est transformé en forêt de fleurs. Rouge, bleu, or et vermeil ont envahi nos yeux.

Papa, posez donc votre canne, allongez vos jambes sur cette ombre, et souvenez-vous avec moi. Nous avons coutume au coucher du soleil, de nous asseoir sur les marches du porche. Le vent du soir faisait onduler notre forêt. Nous écoutions alors le chant de nos imaginations se lever et virevolter autour de nous. Nous écossons quelques haricots, nous pelions une poire ou deux pour le dessert, en silence. Vous leviez le doigt pour me montrer un vol d'oiseaux migrateurs. Nous savions que la belle saison touchait à sa fin, que bientôt nous aurions le nez collé à la fenêtre, regardant nos comptines se faner, puis mourir.

Comme tout cela me manque, papa. Comme votre voix grave et vos grosses mains creusent le vide de ma vie ! Vous n'auriez pas dû partir. Pas sans moi. Pourquoi vous, l'homme des vents, avez-vous posé vos valises dans ce pays froid, si loin de ce que nous étions, si loin de ce que je suis encore ?

Regardez, papa, mon carré de lumière se couvre d'ocre. Mon imagination a fait venir l'automne. Changez la couleur de vos pinceaux et saisissez de trois touches cette nouvelle beauté. Vous voyez, mon esprit a ses saisons aussi.

Tout à l'heure, lorsque ma main écartera les bourgeons de printemps qui vous entourent pour déposer cette lettre sur votre tombe, papa, mon cœur saura que son hiver n'est pas fini.

Je vous laisse donc dans ce petit jardin, vos pinceaux n'ont pas fini de peindre mon manque de vous.

Je vous aime, papa.

Votre fille